

vallée. Des ponts pittoresques et jetés au hasard, un suave parfum de plantes aromatiques dans l'air, et, sous les pas, des milliers de marguerites argentées et de pervenches gracieuses. Telle était cette vallée unique peut-être à vingt lieues à la ronde. Berthier, naturellement mélancolique, avait été souvent visiter ce délicieux séjour. Il en avait parlé plusieurs fois à l'empereur et lui en avait fait une description presque mythologique. Peut-être Napoléon l'avait-il traversée dans ses excursions matinales, mais trop rapidement sans doute pour se rappeler les lieux. On était déjà à la mi-octobre ; il devait bientôt quitter l'Autriche, car tout annonçait la prochaine conclusion de la paix. Cependant, avant son départ de Schœnbrunn, il voulut parcourir cette fameuse vallée, mais à son aise, sans escorte et au lever du soleil. En conséquence, il prévint le grand-maréchal qu'il eût à se tenir prêt le lendemain, à six heures du matin, pour l'accompagner dans une promenade qu'il ferait à cheval.

Ce jour-là le ciel se montra pur et magnifique ; à l'horizon on voyait un faible point lumineux se former, grandir, s'étendre et d'innombrables rayons surgir bientôt en longues lames dorées et flamboyantes... Napoléon sourit à ce jeu de la lumière comme un hommage rendu par le Créateur au plus puissant des conquérants de la terre. Il montait Euphrate, un de ses chevaux favoris dont l'allure et la grâce lui plaisaient, et, suivi de Duroc, il arriva promptement à l'endroit qui lui avait été indiqué par Berthier. Là il examina silencieusement l'ensemble du paysage, gravit plusieurs sentiers, visita les ruines du vieux château et resta quelques instants immobile sur un monticule, pour mieux apprécier le mélancolique tableau qui se déroulait à ses regards comme un vaste panorama. L'automne est peut-être de toutes les époques de l'année celle où l'âme s'ouvre le plus facilement aux inspirations tristes, parce qu'il semble qu'avec la fin des beaux jours tout va finir. Contre son ordinaire, l'empereur n'adressa pas une seule fois la parole au grand-maréchal, et, après une assez longue pause, il poussa tout-à-coup Euphrate, qui, sentant l'éperon, eut bientôt franchi la distance qui le séparait de Schœnbrunn.

En traversant les grands appartements, Napoléon trouva beaucoup de monde dans le salon de service, mais il ne parla à personne. Chacun remarqua qu'il était pensif, préoccupé, mais sans humeur. Au moment d'entrer dans son cabinet, apercevant le prince de Neufchâtel, il s'arrêta :

— Savez-vous, lui dit-il en souriant, que la vallée dont vous m'avez parlé si souvent est d'un calme admirable, et qu'on serait tenté d'y demeurer pour y finir ses jours ?

— C'est vrai, sire ; je me souviens même d'avoir exprimé un semblable vœu en présence de votre majesté.

— Allons donc ! fit l'empereur avec un léger mouvement d'épaule, vous préférerez toujours Gros-Bois, il y a du gibier ; mais cette vallée n'en est pas moins charmante : comment la nomme-t-on ?

— Sire, la vallée de Sainte-Hélène.

— La vallée de Sainte-Hélène ! s'écria Napoléon d'un ton de surprise, il me semble en avoir déjà entendu parler, mais autre part qu'ici ; oui, c'est quelque chose comme cela, ajouta-t-il en posant l'index de sa main gauche sur son front comme pour recueillir un souvenir confus ; puis relevant la tête et souriant à sa manière : Hé bien ! reprit-il, je ne m'en dédis pas ; je voudrais finir mes jours dans la vallée de Sainte-Hélène.

Et sur un signe, le major-général le suivit dans son cabinet. Persuadé alors ne fit attention à ces paroles prophétiques, et je ne les eusse pas rapportées si elles ne coïncidaient d'une façon bien étrange avec une autre vallée d'une autre Sainte-Hélène.

### III.

L'empire s'écroula. Napoléon, près d'abandonner la Malmaison pour se rendre à Rochefort, songea à visiter quelques meubles renfermant d'anciens papiers que l'impératrice Joséphine, morte l'année précédente, avait religieusement conservés et auxquels ses enfants n'avaient pas touché par respect pour sa mémoire. Napoléon ouvrit le tiroir d'un grand bureau d'acajou qui lui avait servi alors qu'il n'était que premier consul, et y trouva la carte manuscrite de Sainte-Hélène que M. Bory de Saint-Vincent lui avait donnée quatorze ans auparavant, ainsi que le *Moniteur* dans lequel avait été insérée la pompeuse description de l'île. Frappé de l'idée que cette carte pourrait lui être utile puisqu'il allait s'embarquer, il la roula dans la feuille officielle et donna l'ordre de la placer dans une caisse contenant quelques livres. Toutefois il était loin de penser qu'il allait voir Sainte-Hélène, ce tombeau vivant qui lui avait semblé jadis le lieu le plus poétique de la terre, alors qu'il en désirait si ardemment la possession. Il croyait bien encore en ce moment échapper à ses ennemis. Toujours est-il qu'en quittant la France il emporta cette carte qui cinq ans après se trouvait étalée sur la table de la petite bibliothèque de Longwood.

Depuis quelques jours l'empereur, plus souffrant que de coutume, n'était pas sorti comme à son ordinaire. Il était seul dans la bibliothèque et lisait à haute voix un vieux *Moniteur* qu'il